

Lundi 3 février 2025

1/2 - Des chiffres et des êtres...

Le Tatoueur d'Auschwitz

Je suis un grand amateur de films d'horreur, de feuilletons trashes, de séries gores et autres vidéos effrayantes, admiratif des œuvres d'auteurs comme Stephen King.

Dans ces histoires je me laisse embarquer avec distance, raison et même le recul nécessaire. L'homme décapité qui descend l'escalier avec sa tête sous le bras pouvait me faire rire aux éclats et, au mieux, zapper le visionnage. Ces vidéos ne m'empêchent pas de dormir...

Dans une autre vie je réservais mes insomnies aux soucis familiaux, aux turpitudes de collègues chafouins et/ou jaloux, aux clients mal servis, et aux fournisseurs mécontents, ces deux derniers étant souvent des « mauvais coucheurs de mauvaise foi ». Un client important m'appelait tous les vendredis soirs pour me dire : « je suis content, j'ai trouvé quelque chose pour pourrir votre week-end » !

Un petit chef, un petit c., la nature humaine quand elle est méchante, de la banale à la pire, est ainsi faite et l'expérience n'est qu'une lanterne qui éclaire le chemin parcouru dans l'Histoire.

Le monde d'aujourd'hui et les chemins qu'il prend en sont les témoins directs en continu... et chaque journée surpasse la précédente dans l'indignité.

Alors, dès les premières minutes de cette nouvelle série, à cause des larmes qui me venaient et des haut-le-cœur qui me secouaient, j'ai ressenti une sorte de haine des Allemands, des boches – qui en soi n'est pas une insulte -, des Chleus... me rappelant celle qui flottait dans l'air des années cinquante, au fur et à mesure des récits des survivants et de leurs familles et amis.

Ce n'est pas à proprement parler aux Allemands, Halluin comptait un certain nombre de couples « mixtes », qu'on en voulait, mais aux Nazis, évidemment. Tous les serpents ne sont pas venimeux mais ils nous font tous peur.

Mon père faisait partie des conscrits en 1936, qui ne sont pratiquement revenus qu'en 1945.

Il avait appris l'allemand en captivité et m'avait promis de m'aider si je choisissais cette langue au collège.

Il ne parlait plus guère de ce séjour que pour rappeler que les fermiers chez qui il travaillait l'avaient très bien traité, comme l'un des leurs, tout simplement.

Au contrôleur nazi menaçant qui s'étonnait (!) de le voir manger à leur table, le fermier avait rétorqué : « il travaille avec nous, il mange avec nous » !

Ce n'est pas un film d'horreur que je vais visionner, c'est l'horreur, l'horreur à pleurer et à vomir, des perversités, des cruautés et du sadisme dont les animaux ne sont pas capables...

Lale SOKOLOV, le vieil homme juif slovaque de Bratislava semble perdu, seul dans son modeste mais confortable appartement du sud de l'Australie.

Il a décidé de livrer son histoire à un inconnu, ou à une inconnue, pourquoi pas.

Heather MORRIS est scénariste, elle a entendu parler de son projet et se présente à lui.

Lui parle sans notes, elle ne note rien ! Mais le courant passe en confiance.

Dans une touchante complicité leurs rendez-vous et leurs rencontres se multiplient, chez lui essentiellement, pour construire cet émouvant témoignage.

Elle lui rendra compte régulièrement de son travail minutieux au contenu fidèle.

« **La haine c'est l'hiver du cœur** » (Victor Hugo)

En 1942 le gouvernement slovaque flatte les Nazis qui le fascinent et collabore.

Il organise le travail obligatoire au service des Allemands ; leur soif de guerre provoque un immense manque de main-d'œuvre... pas chère.

Chaque famille enverra un volontaire en Pologne, en train et à ses frais !

Lale n'est pas forcément l'élite mais il se dévoue, innocemment mais manière pour lui, espère-t-il, de protéger sa famille. On dirait qu'il va au boulot !

Et tous les trains mènent à Auschwitz-Birkenau, « die deutsche Organisation ».

Des wagons à bestiaux bondés de juifs, d'homosexuels, de roms, d'opposants au régime nazi, de résistants malheureux capturés ou dénoncés aussi.

Des wagons aveugles, mal aérés, souvent sans eau ni nourriture. Les trajets duraient plusieurs jours et ceux qui survivaient côtoyaient la mort, ils la foulaient au pied aussi, malheureusement. Les effluves écœurants dans ces wagons brûlent les narines et entêtent.

La France, les Pays-Bas, la Belgique, l'Italie, la Hongrie et d'autres pays furent les points de départ vers l'extermination programmée bien avant la déclaration de la guerre – la configuration du réseau ferroviaire en témoigne.

Des lignes directes menaient au pied des crematoriums et sur les « chantiers ».

Dans les camps l'accueil était aussi brutal qu'inhumain. Dès leur arrivée, les prisonniers étaient confrontés à une violence extrême et à des conditions terrifiantes. Un tel avilissement, cette dépossession, ce dénuement n'ont plus de noms.

Les nouveaux arrivants étaient triés et dirigés vers « les douches » ou les formalités d'inscription au travail : déshabillage, rasage intégral et tatouage, le tatouage étant pratiqué essentiellement à Auschwitz. Asepsie non garantie... mais à quoi bon.

Les insultes, les coups, et les humiliations les plus répugnantes pleuvaient.

David, Sarah, Louis, Jeanne, Sven, Elsie, Aalbert, Aïke, Luigi, Giulia, Bela, Hanna, etc... n'étaient plus que 5 chiffres ou lettres sur le bras et leur « pyjama rayé »... prononcer leurs noms était interdit. Interdit rappelé par des coups de crosses...

« Le Tatoueur » échappait à la règle mais ce n'était pas son nom.

L'étoile jaune et/ou un triangle de tissu de couleur complétait l'identité . La couleur était rouge pour les opposants au régime, verte pour les prisonniers de droit commun, noire pour ceux qui étaient définis comme "asociaux", rose attribuée aux homosexuels masculins, violette pour définir les témoins de Jéhovah, bleue pour séparer les immigrés et apatrides, marron pour désigner les Tsiganes et Roms.

Lale a été désigné par un jeune nazi qu'on traiterait de bipolaire de nos jours, tantôt compatissant, tantôt cruel, souvent à contretemps et par surprise.

Une espèce de binôme a ainsi été constitué, une sorte de couple improbable !

L'intelligence et l'esprit d'adaptation de Lale lui ont rendu la vie un peu moins désagréable, notamment quand Stefan Baretzki, son garde-chiourme nazi personnel, était en crise.

Stefan n'était qu'un voyou, indiscipliné, buveur et bagarreur mais malheureusement il portait une arme et n'hésitait pas à mettre une balle dans la tête d'un prisonnier, impulsivement, sous les yeux ébahis de Lale.

Ce personnage réel est resté aussi pervers bien après la guerre ; comme 90% des Nazis il a échappé à un procès. Il a pourtant été arrêté à plusieurs reprises pour des faits de droit commun. Il est mort dans son lit !

Lale avait un job qui le mettait à l'abri de bien des tracas mais qui l'isolait en même temps. Alors il essayait de rendre des menus services à des pauvres gars privés de tout, absolument tout – les femmes étant parquées strictement séparément.

Mais Lale le tatoueur marquait les femmes indélébilement aussi, des chiffres et des lettres et ça lui pesait de plus en plus, cependant il comprenait que cette position lui offrait une relative sécurité et des opportunités pour aider d'autres prisonniers.

En tatouant de nouvelles arrivantes, Lale se trouve face à une jeune femme qui lui tend le bras, Gita Furman, alors il saisit ce membre frêle en tremblant, et est immédiatement frappé par la beauté et la force de cette captive. Pourtant elle est mal « fagotée », tête rasée sauvagement, et souffre de mesures d'hygiène plutôt rudimentaires... lui la verra différemment, à raison.

Cette brève séquence marque le début d'un lien profond, qui deviendra un pilier pour leur survie dans cet enfer.

Lale cherche des occasions de revoir clandestinement Gita Furman, la jeune femme qui l'a fasciné si vite. On dirait qu'il est envouté...Lors de quelques rencontres trop rares et trop brèves mais significatives pour leur relation naissante, il commence à apprendre son

prénom et un peu plus sur elle. Ces moments, bien que fugaces, apportent une lumière d'espoir dans leur quotidien si sombre.

Stefan, l'abruti n'a pas été dupe puisqu'en fait Lale et lui se quittaient assez peu, mais il restait imprévisible voire dangereux, il avait facilement le doigt sur la queue de détente ! Il lui arriva même de se faire complice et d'organiser littéralement leurs rencontres. Lale utilisait sa position pour faire passer par Gita de la nourriture ou des petites aides via des réseaux clandestins à l'intérieur du camp, et Gita bien que méfiante au début, commence à répondre à ses avances, trouvant en lui un refuge émotionnel.

Ils sont timides et réservés comme on l'était naturellement à l'époque.

Dans cet univers de haine et de malheur le couple naissant est terriblement touchant. Lale commence à oser, à prendre de l'assurance, à profiter de la bêtise crasse de Stefan pour tisser des alliances stratégiques avec d'autres prisonniers et même avec certains kapos ou gardes, utilisant des petits gestes de solidarité pour survivre et protéger ceux qui lui sont chers ou en difficulté.

Il découvre qu'un petit réseau clandestin existe parmi les prisonniers, échangeant nourriture et informations en secret, alors il parvient à échanger ses maigres ressources pour obtenir de la nourriture supplémentaire pour les prisonniers les plus faibles, se mettant parfois en danger.

Dans les pires situations l'Homme trouve des ressources insoupçonnées...

Lale découvre également l'existence de petites poches de résistance au sein du camp, bien que tout mouvement soit extrêmement risqué – les Nazis sont impitoyables et il en faut peu pour les pousser aux pires vilénies, à l'exécution sommaire pure et simple aussi qu'ils « pratiquent » sans sourciller, pire le sourire aux lèvres... ils ont le pouvoir et tous les droits

Des scènes difficiles rappellent les conséquences terribles pour ceux qui sont perçus comme faibles ou insubordonnés. Lale assiste à des exécutions et punitions brutales, ce qui le pousse à s'interroger sur sa propre survie et sa culpabilité.

Dans cette ambiance délétère et ce climat étouffant et angoissant, malgré l'horreur qui les entoure, Lale et Gita commencent à tisser un lien de plus en plus fort. Un simple lien ?

On les voit échanger un sourire ou quelques mots d'espoir, renforçant l'idée qu'un amour, même fragile, peut survivre dans les pires circonstances.

Lale prend des risques importants pour aider un groupe de prisonniers affamés.

Ces gestes courageux attirent l'attention des gardes (les kapos désignés par les Nazis – des collaborateurs tout dévoués), mettant sa position de tatoueur en péril. Il va devoir redoubler d'attention et de prudence d'autant que Stefan reste imprévisible.

Cela souligne à quel point sa situation est précaire malgré son rôle privilégié.

Pierre Lamaire – Février 2025

La suite dans la prochaine livraison de l'atelier.

Source : Série TV « Le Tatoueur d'Auschwitz » de Tali Shalom-Ezer d'après le Roman de Heather Morris